

du voyageur couvert de poussière, terni par le soleil. Walter d'Avenel laissa tomber alors sur eux son œil d'aigle, et tous les fronts se baissèrent.

L'un de ses hommes même s'avança pour lui tenir l'étrier.

— Conduisez-moi à votre maître, ordonna le voyageur.

Aussi soumis qu'il avaient été sur le point de se montrer insolents, ils s'empressèrent d'obéir.

— Annoncez le chevalier Walter d'Avenel.

Lorsque le grand seigneur chez lequel il se présentait entendit le nom des anciens fondateurs de Claymore, il se dressa, saisi involontairement, comme si l'ombre des anciens châtelains allait lui apparaître.

Il ne vit que le visage infiniment triste de la victime de Somerset.

Ainsi que l'avait fait auparavant le gardien du vieux manoir, il demanda au visiteur s'il appartenait à la vieille souche dont il n'avait plus entendu parler depuis longtemps.

Le chevalier répondit en lui apprenant les malheurs de sa maison, c'est-à-dire en racontant brièvement son emprisonnement, les incursions des ennemis sur le sol écossais, l'incendie et le pillage de Melrose.

Il ajouta seulement que, désireux de soustraire à ces cruels souvenirs sa femme, fortement impressionnée par ces tragiques événements, il avait résolu de quitter pendant quelque temps les frontières.

— J'ai pensé, continua-t-il, que vous n'occupiez peut-être pas le château de Claymore, si vieux et sur lequel le temps a fatalement marqué ses ravages. Et je venais vous demander de me permettre d'y habiter avec les miens, contre juste rétribution, ou de me le vendre.

Le comte d'Aireburg médita un instant. Puis il répondit :

— Il ne sera pas dit que j'aurai chassé un fils, le défenseur de notre nationalité, de la demeure de ses aïeux. Le château de Claymore est libre ; je ne l'habite pas, veuillez accepter d'y demeurer avec les personnes qui vous accompagnent.

Walter voulut refuser cette offre généreuse.

Mais son interlocuteur insista :

— Vous avez perdu vos biens dans la lutte pour la défense du sol sacré de la patrie. Que le toit bâti par vos aïeux abrite leur fils jusqu'à ce que le château, fort détruit par les ennemis de l'Écosse ait été reconstruit.

Walter ne pouvait repousser plus longtemps une offre faite de cette façon. Il ne le devait pas, à cause de Marie, la pauvre folle, attendant dans l'hôtellerie où il l'avait laissée sous la garde d'Ellen et des vieux serviteurs.

Le comte d'Aireburg voulait même lui offrir l'hospitalité, la nuit descendant déjà sur les collines au bas desquelles sommeillait Édimbourg.

Le chevalier d'Avenel remercia l'ami qu'il venait de trouver, et, remontant à cheval, s'enfonça sous les arbres déjà enténébrés.

Un instant après, le galop de son coursier retentissait dans les ténèbres pleins d'échos sonores.

Son esprit, allégé par l'idée de cet asile qu'il allait pouvoir offrir à son épouse si cruellement frappée, asile digne d'elle croyait voir flotter devant lui, tel qu'un nuage léger, la Dame Blanche, symbole d'espérance.

Là, espérait-il, au milieu du calme et des soins affectueux dont elle allait être entourée, sa douce Marie retrouverait bientôt la raison.

— Hélas ! murmura-t-il, pourquoi notre fils unique, notre Julien nous manque-t-il ? Avec lui, ç'aurait presque été le bonheur.

Et tendant la nuit son poing vers l'Angleterre :

— Somerset, Somerset ! le compte que nous avons à régler est terrible. Et il ne sera pas trop de tout ton sang à toi pour payer tant de sang innocent, tant de larmes cruelles !

XII. — CHEZ LA REINE

Le lendemain, Marie d'Avenel, toujours inconsciente, et Ellen Mercy, sur les genoux de qui reposait le corps mignon de Marguerite faisaient leur entrée au château de Claymore.

Halbert le chasseur, sa femme et Tibbie la vieille nourrice, étaient les seuls serviteurs qui vinssent animer la solitude de ceux qui avaient vu autrefois tant de guerriers veiller sur leur sommeil.

L'Écossais qui avait reçu le chevalier d'Avenel à sa première visite lui présenta les clés du vieux château, sur un plateau de vermeil.

— Avenel revient habiter son manoir de Claymore, dit-il d'une voix forte, hurrah pour Avenel !

— Merci, brave fils de l'Écosse libre et fière, répondit l'exilé. Je viens mettre le sang d'Avenel sous ta garde vigilante.

Le guerrier montra l'épée pendue à son côté.

— La Claymore écossaise saura défendre, s'il est besoin, le maître de la Claymore !

Le comte d'Aireburg s'était abstenu de venir recevoir son hôte, ce qu'il avait appris de sa détresse et de celle des siens lui ayant fait craindre de l'offenser en se trouvant présent lors de leur arrivée, où cette détresse aurait été trop visible peut-être.

Le lendemain matin, Walter d'Avenel se présentait chez lui pour lui témoigner sa gratitude des préparatifs rapides faits pour sa réception.

— Ne me remerciez pas, chevalier ; c'est moi qui compte aller remercier la dame d'Avenel de l'honneur qu'elle veut bien me faire en agréant l'office que vous avez bien voulu accepter.

— Hélas ! comte, Marie d'Avenel ne pourra vous entendre.

Et d'une voix désolée, il se vit contraint d'apprendre au généreux seigneur toute l'étendue de son mal.

— Pauvre ami ! gémit son auditeur.

Et plus éloquemment que de longues paroles, ses mains serrèrent longuement celles de l'infortuné Walter.

Mais le bruit de l'arrivée du vaillant chevalier n'avait pas tardé à se répandre à la cour d'Édimbourg.

Mario Stuart se souvint de la jeune épouse venue en France afin de l'implorer, pour obtenir la liberté du prisonnier des Anglais.

— Le chevalier a donc été rendu à la liberté, ainsi que nous l'avions demandé à notre cousine Elisabeth, la reine d'Angleterre ! s'écria-t-elle joyeusement en apprenant cette nouvelle.

La jeune séduisante souveraine était encore dans l'ivresse de l'enthousiasme qui avait accueilli sa venue.

Si jeune et si gracieuse, ayant autour d'elle la mélancolique auréole de son titre de veuve, venue au printemps de sa vie d'un roi sans rival dans toute la chrétienté, elle avait dès sa venue, conquis et grisé tous les cœurs.

Et son âme impressionnable était heureuse d'un événement qu'elle attribuait à son intercession pleine de générosité et d'élan.

Mais, presque en même temps que se répandait le bruit de l'arrivée du chevalier d'Avenel, elle apprit aussi le désastre qui l'avait frappé.

— Elisabeth ! Elisabeth ! s'écria alors Marie Stuart, les yeux animés de colère et d'indignation, c'est par trop me braver ! Elisabeth ! prends garde !

Le surlendemain, Walter d'Avenel, couvert de vêtements de deuil, se présenta à la cour de la reine d'Écosse.

Les courtisans, informés de ses épreuves, l'entourèrent aussitôt avec les marques de la plus vive sympathie, s'empressant auprès du guerrier qui, tant de fois, avait repoussé les tentatives des hounpilleurs anglais et que la trahison seule avait pu abattre.

Mario Stuart informée de sa présence, lui donna audience aussitôt.

— Chevalier d'Avenel, en s'avancant à sa rencontre avec la spontanéité et la grâce qui décuplaient la prix de chacun de ses actes, je vous vois enfin ! je sais par suite de quelles circonstances, dont nous parlerons tantôt. Mais, je vous en prie, donnez-moi d'abord des nouvelles de Marie, dame d'Avenel, ma compagne à la cour chérie de France et dans mon long voyage, de Marie d'Avenel mon amie.

Le chevalier plia le genou.

— Majesté, répondit-il d'une voix attristée, la volonté d'en-haut ne permet pas que j'apporte des nouvelles heureuses à la cour d'Écosse.

Il appuya respectueusement ses lèvres sur la main que la reine lui tendait et, se relevant :

— Reine, ajouta-t-il d'un accent altéré, à quoi bon obscurcir votre front par le récit d'infortunes personnelles ? Songez seulement que la frontière est ouverte : que nulle troupe organisée ne peut plus, à l'heure actuelle, disputer le passage de la Tweed aux troupes anglaises ; que Glendearg est à la merci d'un coup de main.

— Merci, chevalier, de vos avis dont je connais le bien-fondé et le désintéressement. Nous allons agir sans retard, et vous serez vengé, je vous le jure.

Walter d'Avenel eut un geste de lassitude et de découragement.

— Mais serait-il arrivé malheur à mon amie, que vous n'osez me parler d'elle ? lui demanda soudain Mario Stuart.

A ces dernières paroles qui obligeaient l'infortuné à se souvenir de ses maux, qu'il avait tout fait pour oublier en se présentant devant sa reine, l'excès de la douleur qui comprimait son âme éclata tout à coup.

Un sanglot déchirant s'échappa de sa gorge ; tout l'effort de sa volonté se brisa soudain, et il se laissa tomber sur un siège, oubliant les vaines règles de l'étiquette, tandis qu'un flot de larmes s'échappait de ses yeux brûlés.

Pour la première fois depuis bien longtemps, le guerrier, l'homme de fer pleurait.

Et c'était devant une reine ! non, devant une femme !

Les femmes ont des paroles de douceur, des paroles de baume